

27 avril 186...

Toute la nuit j'ai rêvé du Cid.

Je l'ai revu lorsqu'il vint dans Tolède, demander au roi don Alonzo raison de l'injure qu'avaient faite à dona Elvire et à doña Sol, ses deux filles, les vils infants de Carrion.

Chimène, les femmes ont de ces intuitions divinatrices, ne se souciait guère de donner ses filles aux infants : — Il ne me sourit pas, disait-elle à Rodrigue, de m'apparenter avec les comtes. — Toutefois, en épouse chrétienne, elle se soumit.

Magnifiques furent les noces ; on eut des courses de taureaux, des joutes et des tournois.

Or, une après-midi que mon Cid, le visage appuyé sur sa main, dormait assis dans le célèbre banc à dossier qu'il avait pris au roi maure ; tandis que Bermude le bègue, un vaillant seigneur, devisait avec les comtes, tout bas, de peur d'éveiller el Campeador ; voici qu'une clameur d'épouvante se fait entendre : Gare le lion ! Mal meure qui l'a déchaîné ! — Bermude reste impassible ; les comtes, frissonnants, se sont cachés l'un derrière le fauteuil du Cid, l'autre ailleurs. La foule se précipite, le lion après elle ; Bermude l'attend de pied ferme. Mais mon Cid s'est soulevé ; d'un mot il arrête la bête. Le lion, tête basse, fouette de la queue ; mon Cid lui a jeté les deux bras autour du cou ; il porte l'animal dans sa loge, il lui fait tout en marchant maintes caresses. Et ne la trouvez-vous pas belle, cette amitié des deux lions ?

Vous voyez d'ici quelle figure firent les infants, tirés de leur cachette.

— Pourquoi, leur demanda fièrement Rodrigue, ayant vos armes, vous sauver en poltrons ? Et puis n'étiez-vous point avec moi, si je veux y penser !

Pâles de colère, les comtes ont emmené leurs femmes. Les *robles*¹ de Tormes gardent la mémoire du traitement que ces félons infligèrent aux nobles dames. Cela fait, nos lâches prennent la fuite.

Le Cid a tout appris ; il tait sa douleur : — On ne doit point, dit-il, pleurer ce dont on espère tirer vengeance. — Et comme le roi don Alonzo tenait les Cortès à Tolède, Bivar assemble ses gentilshommes. Il part de Valence où l'avaient retenu les intérêts de son maître ; il chevauche en tête de sa troupe, voit Chimène à la fenêtre, pour l'égayeur pique des deux, ôte son bonnet, les trompettes sonnent et tous l'ont suivi.

Arrivé dans Tolède, hautain toujours et superbe, le Cid a fait placer près du trône royal son banc à dossier, trophée de victoire dont il ne se séparait guère.

— Qu'est-ce donc ? s'écrie Ordoñez, un des envieux de notre héros ; qu'est-ce que ce lit nuptial dressé près de votre fauteuil, sire ? à quelle mariée le destinez-vous ?

Mon Cid a froncé le sourcil. Mais le roi : — Que nul ne parle du banc qui se trouve ici. Le Cid l'a bien gagné. Que nul ne parle du Cid, qui n'a point son pareil au monde !

Alors le Cid, levé sur son siège à dossier et de la main se caressant la barbe, adjure les comtes de Carrion. Il leur enjoint de lui remettre *Colada*, de lui rendre *Tizona*, les deux bonnes épées qu'il leur avait confiées avec ses filles.

¹ Chênes.

La cause est entendue, les Cortès font justice à Rodrigue, le mariage est cassé, les traîtres payeront l'amende, ils garderont l'infamie. Et voici venir don Pedro d'Aragon, voici venir don Ramire de Navarre, rois couronnés, qui, tous deux, sollicitent la main de doña Elvire et celle de doña Sol. Le triomphe du Campeador est complet, sa gloire a dissipé les nuages, il ne reste au Cid qu'à jouir de sa fortune. Cependant le guerrier se dresse de nouveau ; son honneur exige plus. Les prunelles en feu, Bivar demande satisfaction par l'épée ; l'injure veut du sang ; on met les glaives à l'air, un effroyable tumulte éclate ; et le monarque, embrasé de colère à son tour : — Hors d'ici ! tenez-les !

Plus tard, l'affaire définitivement réglée, mon Cid, fier et joyeux, monté sur *Babieça* qu'on a parée d'une fourrure d'hermine, lance à pleine carrière le noble coursier qu'il veut offrir au roi. C'était peut-être devant l'Alcazar, peut-être sur la place du Zocodover, peut-être dans les prairies que baigne le Tage. *Babieça*, folle, enivrée, rompt sa bride ; d'un geste mon Cid l'a retenue ; le roi, les *ricos hombres*, tous ont applaudi. *Babieça*, gouvernée par le cavalier qui connaît à fond les mystères de la fantasia arabe, pirouette, s'enlève, bondit, se plante des quatre pieds dans le sol, repart au galop, change d'allure, obéissante à la voix autant qu'à la main ; et comme Bivar l'arrête d'un coup devant le monarque, comme il présente au roi la noble bête qui écume et qui frémit :

— Je ne la prendrai point, fait le roi ; car si elle était mienne, je vous la donnerais de bon gré.

Ces beaux songes me tenaient éveillée lorsque les accords d'une mandoline ont retenti.

Mon ami, ce n'était ni le Cid ni Bermude, mais bien deux

caballeros en manteau noir, grands, minces, graves, le sombrero enfoncé jusqu'à l'œil, lesquels exécutaient sous nos fenêtres quelque gaudienne ou quelque fandango.

Les notes de la guitare, répercutées par les murs, sonnaient sec ; ces deux figures, sérieuses jusqu'à l'austérité, sautaient d'un pied leste, frappant des mains à chaque passe, à chaque volte, et les longs manteaux suivaient, ondoiyants, solennels, pareils à des linceuls. Parfois un éclat de rire échappait à cette majesté, puis tout rentrait dans le silence. Nos gentilshommes ont dansé là, seuls, longtemps, sans qu'une main curieuse soulevât les jalousies ; après quoi ils sont partis comme ils étaient venus. Moi j'aurais contemplé toute la nuit ce ballet tragique, où la roideur le disputait au caprice ; et ce contraste de l'habit, de la tenue, du désert et de l'heure, avec un acte qui, chez nous, mènerait droit aux Petites-Maisons.

L'aube nous a trouvés dans la cathédrale. On y disait la messe mozarabe.

Quelques Goths, après la conquête de Tolède par les Maures, obtinrent de ceux-ci l'autorisation de conserver le culte chrétien. Ils restèrent donc libres, dans une certaine mesure, sous la domination africaine, et continuèrent de pratiquer leur foi. La rentrée des Espagnols n'y changea rien ; les Mozarabes catholiques gardèrent leurs rites et se maintinrent à l'écart. Ainsi se sont formées leurs communautés, dont on rencontre quelques vestiges dans les vieilles cités de la Péninsule.

Ils possèdent une chapelle, déserte, froide et pauvre ; c'est là qu'ils célèbrent leurs offices. Nous y assistons durant quelques instants ; nous écoutons les litanies que chante le

prêtre, tandis que son acolyte, armé d'un stylet d'argent, tourne les pages du livre monumental posé sur l'autel. Mais il nous déplaît d'examiner en indifférents des actes qui pour nos frères constituent l'adoration, et sortis à l'air libre, nos yeux attachés sur cette façade prodigieuse, les regards montant, montant toujours avec la tour qui perd son faite dans les cieux, nous avons supplié Dieu de bénir Mozarabes, Israélites, Maures, catholiques et nous-mêmes.

Le grand Alcazar, le diadème de Tolède, perd beaucoup à être vu de près. Dégradé par un incendie lors de la guerre de succession, il ne présente guère que des murailles à demi ruinées. Au fait, les côtés les plus détruits sont ceux qui me plaisent le mieux.

La façade nord, œuvre de Charles-Quint¹, tourmentée et surchargée, étouffe l'imagination sous ses lignes courtes et ses moellons épais. La face orientale, restaurée par Isabelle, est plus sobre. Celle de San Fernando montre de beaux ravages. Le mur oriental, qu'on attribue à don Alonzo, conserve seul les nobles caractères d'une forteresse prête au combat. Et tenez, cette statue mutilée du roi Rescesvinte, le Goth qui fit sa profession de foi dans le huitième concile de Tolède, me parle mieux du passé, avec son bandeau fruste et son visage résolu, que tant de restaurations ou maladroites ou déconfites.

J'en reviens à mon dire, il faut voir l'Alcazar de loin, de bas, de partout ailleurs que de près. Lors donc qu'on arrive sur la sommité qui le porte, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de regarder au dessous de soi le Tage profondé-

¹ Lisez l'intéressant volume de M. Amédée Pichot, *Charles-Quint, chronique de sa vie intérieure et de sa vie politique.*

ment encaissé dans les érosions du sol, et de contempler au loin la Sierra de Guadarrama qui bleuit vers l'horizon.

Mais savez-vous d'où vient le nom de *Zocodover*? Quand Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et mère de Charles-Quint se rendit à Tolède; traversant la place del *Zoco*¹, ainsi que nous le faisons tout à l'heure, elle se mit à dire : — *Zoco da ver*² ! — de là *Zocodover*; telle est la tradition locale. Si l'Alcazar se présente à vous de cette place, il prendra son ampleur. Ce n'est plus un tas de bâtiments massifs, gauchement superposés; la ruine s'est chargée de leur donner l'élégance; l'Alcazar jette au travers des cieus ses arceaux vides qui ne soutiennent plus rien, et derrière ses remparts défaits plus d'une figure héroïque s'est dressée.

Arrêtez vos yeux sur celle-ci, la noble épouse de Juan Padilla. Promoteur du mouvement libéral qu'étouffa Charles-Quint, Juan venait de mourir par la main du bourreau. Maria Padilla continua l'œuvre de son mari; elle brava l'Empereur, s'enferma dans Tolède, y soutint un siège; et les murs de l'Alcazar ont vu la pauvre veuve du supplicé résister au maître de deux mondes³.

Cependant la *Mezquita*⁴, solitaire en un site abandonné, compte les siècles. Ses neuf coupoles s'appuient sur une rangée de fers à cheval. Soutenu par ces arcs gé-

¹ Milieu.

² Le milieu (de la ville), vraiment!

³ Forcée dans son dernier retranchement, elle ne se rendit pas échappa, et fut chercher un refuge en Portugal.

⁴ Mosquée.

nialement simples, plus beaux à mon sens que les combinaisons les plus savamment tourmentées de l'art gothique, le monument arabe semble fait d'air et de soleil.

Au moment où le Maure entrait dans Tolède, les chrétiens visigoths, dit la légende, cachèrent un Christ avec un cierge allumé dans cet enfoncement, qu'ils murèrent à la hâte. Le cierge brûla durant trois siècles, et lorsque Alphonse VI, le même qui gagnait au calife Almeymoun et les parties d'échecs et les royaumes, passa devant la mosquée, son cheval s'agenouilla, le mur s'écroula, le Christ apparut avec le cierge qui continuait de flamber. Il est là, ce crucifix; horrible statue en bois de cèdre, décharnée, hideuse, la barbe et les cheveux mêlés, vêtue, j'ose à peine l'écrire, d'une crinoline à bouffants.

Les Romanceros, qui en savent long, nous racontent à leur manière de quelle façon la mosquée redevint catholique.

Don Alonzo VI venait de nommer Bernard, un prêtre, archevêque de Tolède et primat des Espagnes. La reine, en l'absence de son mari, gouvernait la ville. Don Alonzo, tolérant par nature, par souvenir de la protection des Maures aussi, mal sûr d'ailleurs d'un pouvoir trop récent pour être bien solide, avait laissé leur temple aux musulmans.

Mais voilà que la reine, à force de considérer cette belle mosquée, jadis chrétienne, prit d'étranges scrupules :

— Il me fâche, dit-elle, de voir notre église aux mains des païens.

Puis, faisant appeler l'archevêque Bernard :

— Quel moyen y aurait-il, demande-t-elle au prélat, de reprendre notre bien sans que le roi manquât à sa parole?

Lors le sage évêque tombant à genoux :

— Je rends grâce à Jésus-Christ, s'écria-t-il, et à sa mère la sainte Vierge, que vous soyez venue, reine, au-devant de mes désirs ! Enlevons la mosquée aux Maures, plutôt aujourd'hui que demain. Pour une parole temporelle, ne renoncez pas au bonheur à venir.

Cette même nuit, les catholiques entrèrent dans la mosquée.

Vous comprenez l'émoi des ulémas. Ils s'adressent au roi ; don Alonzo en colère marche sur Tolède. Cependant les Maures, une race pleine de retenue et de bon sens, se sont hâtés au-devant du monarque. Eux, les offensés, demandent grâce pour la reine.

— Taisez-vous, mes bons amis, fait le roi ; la chose me regarde. Ceux qui vous ont lésés ont trahi ma parole, j'en ferai un tel châtiment que vous demeurerez vengés.

Mais les Maures, reprenant avec cris et larmes :

— Si de cela vous tirez vengeance, Sire, elle nous coûtera, à nous, bien cher. Car celui qui ce matin tuera la reine, demain s'en repentira. — Puis, cessant de se lamenter : Maintenant, ajoutent-ils, la mosquée est une église, elle ne saurait nous revenir. Pardonnez à la reine, Sire ; dès cette heure nous vous remettons votre serment.

Les pauvres gens avaient grand'peur, la chose est certaine ; mais n'admirez-vous pas, dites-moi, cette modération, jointe à cette fine connaissance du cœur humain ?

Si vous me laissez faire, mon ami, j'irai longtemps comme cela, d'un souvenir à l'autre ; de l'église San Iago, encore une mosquée, à la porte Visagra, et m'y voici.

Il y a deux Visagra, celle de Charles-Quint avec ses tours, ses faïences, son front altier ; et la Visagra des Mau-

res, dont le roi don Alonzo franchit le seuil lorsqu'il mit son pied vainqueur dans la ville. Charles-Quint a fait murer cette dernière, on ne sait pourquoi.

Je m'assieds dans la grande ombre que projettent les tours arabes; mon regard va chercher le cirque romain qui trace là-bas une ligne indécise au milieu des prairies; je contemple à mes pieds l'ancienne basilique, la mère des conciles, ronde, rougeâtre et surbaissée.

Ainsi les races effacent les races; les dominations successives, comme un flot qui suit l'autre flot, en balayent les vestiges. Une note reste qui gémit à travers les siècles: la douleur humaine. Une chose ne cessera pas de se révolter: la liberté broyée, niée, cent fois écrasée, que rien ne tue, Dieu merci! et qui toute saignante, brûlée, le visage noirci, les membres arrachés, n'existant plus, se relève pourtant, cherche ses débris épars, le souffle divin y passe, ils vivent; la voilà, notre liberté; elle est jeune, elle est belle, elle est forte, elle marche, et ses pas ont délivré le monde.

Les bœufs au pelage gris, aux cornes classiques, montent la route poudreuse et font crier l'essieu. Des gitanos, quelque petit enfant jeté sur le dos, en loques, dénués et farouches, grimpent les roches et viennent camper sur ce morceau d'herbe jaunie; les galériens, enchaînés et gardés à vue, brouettent la terre; et le soleil, cet éternel indifférent, verse des trésors de joie à nos misères, à nos crimes et à nos labeurs.

Quelques pas plus loin, nous nous sommes accoudés au vieux mur qui surplombe les restes du pont des Maures. Dans le fond, à ras l'eau, un pan disloqué, dernier vestige du palais de Rodrigue, seul debout parmi la solitude, contemple ce désastre pendant que, sur la rive opposée, les

bains de *la Cava* laissent tomber l'une après l'autre leurs pierres dans le courant. Pas une âme vivante ne respire là ; mais on entend le cri de la huppe ; lorsqu'on se penche, on surprend l'oiseau qui traverse le fleuve à tire-d'aile ; son ombre fuyante, tantôt glisse sur le flot, tantôt court sur les roches. Il me souvient des amours de Rodrigue.

Ah ! quand il regardait, lui aussi, du haut de sa terrasse où fleurissaient les citronniers ; quand il contemplait la fille du comte Julien, *la Cava*, sous une épaisse ramée de jasmins et de myrtes, se jouant avec ses damoiselles, *toutes bien contentes et bien joyeuses* ; le fleuve ne charriait pas ces vagues irritées, la terre ne montrait pas ces cruelles déchirures, l'horizon n'étendait pas jusqu'aux derniers lointains la désolation de ses nudités ravagées. Alors les pampres s'enlaçaient sur le versant des collines, les prés verdoyaient aux vallées, Tolède semblait une perle oubliée dans l'herbe. Et la Cava parmi ses damoiselles folâtre et rit ; et les voilà qui, d'un ruban de soie jaune, mesurent leurs jambes fines ; et ce bâtard de roi Rodrigue, ainsi dit la chanson, enflammé d'amour, ravit la fille du comte Julien.

Une fois qu'il la tint dans son retrait :

— Tu sauras, ma Cava fleurie, murmurait-il à son oreille, que depuis hier je ne vis plus !

Mais le comte Julien, seigneur de Tarifa, apprend l'infamie. Il arrache de son menton et de sa tête *quantité de cheveux blancs* qu'il jette au vent comme fils argentés. Il appelle un vieux Maure, lui dicte la lettre de trahison qui doit livrer le royaume au calife, puis met son poignard dans la gorge du Maure, de sorte qu'oncques depuis le vieillard ne parla.

Perdue la bataille et perdu le pays, notre roi Rodrigue s'en est allé seul trouver un ermite de renom. Il se croyait

hors de péril, le roi Rodrigue, et remerciait madame Marie avec tous les hôtes du paradis, quand le bon ermite lui fit signe d'approcher. Le saint homme a reçu du ciel, par révélation, commandement d'enfermer son souverain dans un sépulcre, en compagnie d'une vipère tout en vie.

Le monarque en fut bien aise, c'est la légende qui le dit. Il demeura trois jours au cercueil. Le matin du troisième, comme le saint ermite venait chercher de ses nouvelles :

— Dieu m'aide! répond le roi Rodrigue; la vipère me mange!

Cri burlesque, dites-vous; cri sublime. Au fond, le serpent, n'est-ce pas notre conscience; et trouve-t-on la paix ailleurs que dans la dernière victoire qui nous broie le cœur?

Après que nous avons regardé cela : le fleuve en courroux, les âpretés de ces berges écroulées, le désert qui va bosselant son dos aride, et que nous avons longtemps écouté le cri de la huppe et suivi son vol qui la mène des bains de *Cava fleurie* aux tourelles éventrées du bon roi; nous traversons le pont San Martin pour suivre sur l'autre bord les méandres que forme le Tage autour de la vieille cité.

Enfin, j'ai retrouvé le ciel, j'ai retrouvé le sol. Pauvre ou riche, enchantée ou désolée, c'est la nature; c'est le droit de respirer, de marcher, de rêver comme il nous plaît. Plus rien ne gêne les pensées; ma mémoire, débarrassée du soin de se souvenir, rencontre toutes sortes d'images aimables. Le passé, que nous ne forçons plus dans ses retraites, nous vient au-devant, dans sa grâce et dans sa liberté. Jamais les cailloux, si bien que les taillent ou que les entassent les hommes, jamais ni forteresses ni cathédrales ne nous donneront cela; jamais ils ne vau-

dront les cieux arrondis sur ma tête, la terre étendue devant mes pas, et cette plénitude d'indépendance, face à face avec Dieu, que nous restituent les campagnes et que les villes ne possèdent point.

Tolède, avec qui je n'ai plus rien à faire, prend toute sa beauté. La voilà fièrement campée sur son trône, ceinte du Tage, debout sur son pignon raviné. Le soleil a des ardeurs d'Arabie, le sol des rougeurs de brique. Ça et là quelque verdure, quelques-uns de ces vergers d'abricotiers qui fournissent à la ville déchuée une de ses dernières gloires avec un de ses meilleurs profits, niche sa maigre feuillée entre les flancs dépouillés. La forêt, la mystérieuse forêt de Tolède où se cachent les brigands, étend là, sur notre droite, ses profondeurs et dérober ses repaires. Le sentier qu'embrase l'heure du midi blanchit et miroite.

Je trouve cela grand ; mes yeux ne s'en rassasient point. C'est la gamme du désert avec ses tons durs ; c'est une palette dont l'Afrique a broyé les couleurs. Dans le ciel éclatant montent les épines de San Juan de los Reyes. La flèche, les boules, la croix de la cathédrale y étincellent. Le gigantesque Alcazar, blanc, troué par places, y étale son corps puissant. Parfois on croirait voir Jérusalem assise dans son deuil.

Au bas du ravin, parmi les rochers qui sèment la terre de leurs blocs, des femmes en jupon rouge étendent leur linge qui ressemble à des plaques de neige. Puis, quelque troupeau de mérinos s'éparpille sur les déclivités ; le *pastor*, vêtu d'un drap sombre, les jambes emprisonnées de guêtres en cuir, reste immobile, le menton appuyé sur sa crosse d'évêque. Le thym sent bon ; un aloès a trouvé moyen de s'accrocher ici, dans cette fissure. Quelque file de mules gravit les versants opposés ; la caravane tourne

avec le chemin, elle monte vers la cité muette, morte on le dirait, accroupie comme un sphinx sur son sarcophage de granit.

La beauté du site lui vient de cette tristesse sans mesure ; aussi de ce que racontent les grandes tours, les morceaux de muraille, les dômes, les arcs, les clochers, debout lorsque tant de ruines ont jonché le sol. Elle lui vient encore de ces pans de murs à demi noyés par le courant, solides, pour déchirés qu'ils soient ; et cette eau fuit, passe, elle coulera durant des siècles avant d'avoir ébranlé la ténacité de ces cadavres éternels.

Mais quand une gorge s'entr'ouvre, quand le terrain pourfendu dresse des deux côtés ses falaises écorchées, lorsqu'il encadre de ses flancs tourmentés cette ville des Goths et des Maures, lorsqu'elle apparaît, grise sur les moraines grises, avec l'azur pour coupole, saisie au vif, du haut en bas, jusqu'au fleuve, entre ses ravins rocailleux et splendides ; alors c'est un aspect, c'est une détresse et c'est une majesté dont le lyrisme a d'héroïques accords. Il semble qu'on entende une voix gémir ainsi que se lamentait Jésus, en ce jour où du mont des Olives il regarda sa Jérusalem ingrate, qu'il la vit ruinée, étendue à ses pieds, privée de vie sous le ciel implacable, maudite jusqu'au jour du jugement, et qu'il pleura.

Devant nous la *Venta de Machio* a profilé ses jaunes arcades qui se détachent à peine du rocher. Une solitude absolue entoure cette mesure de sinistre apparence. Quelque caravane de charbonniers, figures rébarbatives, hommes rudes, campés sur leurs mules dont ils poussent l'escouade en avant, quitte la *Venta* pour s'enfoncer dans la forêt de Tolède. Près de la ville, dont on toucherait en

quelque sorte les murailles, on reste enveloppé du désert, et si quelqu'un de ces honnêtes gens qui tiennent le mâquis en prenait fantaisie, il nous enlèverait sans coup férir. Cela s'est vu et cela se fait.

Maintenant, tournez vos regards vers la plaine. Vous discernerez une maison blanche; c'est l'usine où se trempent les armes.

Ma bonne lame de Tolède! chacun de nous pourra, drapé dans sa capa, redire la phrase sacramentelle du drame romantique. On achète ce matin des poignards, tout comme l'autre nuit on achetait des *navajas*. Admirez avec moi ces moires du métal, où l'or s'unit au bronze pour former des anneaux pareils à la boucle soyeuse de quelque noire chevelure des pays andalous.

La fabrication a déchu; les vieilles épées l'emportent de beaucoup sur les nouvelles. Toutefois l'industrie armurière conserve à quelques égards sa supériorité; l'ancien procédé s'est maintenu, et le voici tel que nous le décrit un ouvrier.

La lame, d'abord chauffée sur un foyer très-doux, enduite après de savon, est replacée au milieu du brasier; elle y demeure quelques instants; d'un coup horizontal et lent, l'armurier la plonge tout entière dans le fleuve; elle rompt comme verre au sortir du bassin; l'ouvrier la ressaisit, et pour la troisième fois fait subir au métal l'action d'un feu modéré; il y prend sa belle couleur violette; dès qu'on plie l'épée, elle doit former l'arc; si une parcelle résiste, on recommence l'opération.

Je souhaite, mon ami, que jamais six pouces de ce fer bien trempé ne vous passent au travers du corps.

29 avril 186...

Madrid me déçoit un peu. J'ai tardé pour vous l'écrire ; je voulais donner à mes premières impressions le loisir de se modifier ; elles n'en font rien, ce sont les bonnes, et les voici.

Eh bien, je m'attendais à une ville espagnole, je tombe sur une ville française.

Comprenez-vous ce que c'est que d'entendre tout le jour la trompette des omnibus, le cri des vendeurs de journaux, les ponts-neufs des orgues de Barbarie, le roulement de nos voitures parisiennes, et toute la nuit, au lieu des chansons du Sereno, le timbre éraillé de pauvres enfants qui offrent leurs allumettes aux promeneurs.

La banalité des grands centres nous a saisis ; les rues ressemblent à nos rues, les vêtements à nos habits ; point de miradores, plus de capas, encore moins de sombreros ; le paletot règne ; rien ne vous dit que vous êtes au cœur des Espagnes, tout vous affirme au contraire que vous n'avez pas quitté la France, et si vous entrez dans un magasin, si vous demandez un bonbon, un bijou, un souvenir des Castilles, on se redresse et l'on vous répond en français que tout vient de Paris.

La Puerta del Sol, jadis une véritable porte, fermait Madrid du côté de l'Orient. Débordée par les faubourgs, elle s'est longtemps maintenue debout, comme la porte Saint-Denis ou la porte Saint-Martin ; puis elle a disparu. Reste une place environnée de trottoirs, ronde, vaste, ordinaire.

Au milieu s'élance le jet d'eau. Médiocre la plupart du temps, il devient splendide et magique lorsque vers midi la place embrasée miroite sous les feux du soleil son patron, qu'une invisible main lâche les bondes, que la masse liquide jaillit jusqu'au ciel, qu'elle redescend en nappes neigeuses, qu'elle promène son voile éblouissant sur les palais, et que languissamment, flot par flot, pareille à quelque vapeur suspendue qui hésiterait à tomber, elle baigne tout de son averse, plus étincelante qu'une pluie de diamants. Le candélabre historique, celui vers la base duquel se nouent et se dénouent les révolutions, ni plus ni moins beau que nos lampadaires, groupe au centre ses globes de verre dépoli. La calle d'Alcala, une des grandes artères de Madrid, le boulevard qui descend vers le Prado, reproduisent à s'y méprendre tel quartier de chez nous.

On se frotte les yeux, on prête l'oreille; on entend le noble idiome espagnol, on voit les Madrilènes enveloppées du voile de dentelle, promener sur les trottoirs la moire de leur jupe, ou balancer d'une main nonchalante l'aile diaprée de l'éventail; il y a des Pyrénées encore, et l'on respire.

Elles sont charmantes, les señoras de Madrid, avec leurs yeux rieurs, leur bonne grâce et leur teint mat. Toutes ont des traits. Parfois l'or d'une blonde chevelure, l'azur de quelque prunelle bleue jette son éclair sous la mantille; mais plus souvent on rencontre le type classique : tresses noires, le nez arqué, des sourcils qui se rejoignent à l'orientale, fières, dominatrices, et pas une laide.

Les nourrices de la Vieille-Castille portent sur leur tête le mouchoir de taffetas aux vives couleurs; elles ont tantôt le jupon bleu, tantôt le jupon rouge à zones d'or. Par ci par là, sur les trottoirs de la Puerta del Sol, vous frôlez au pas-

sage quelque picador en veste de peau d'agneau, la ceinture écarlate, le chapeau rond garni de trois pompons étagés, les cheveux coupés ras, sauf la tresse de rigueur qui pend derrière l'oreille. Ce sont de grands garçons, lestes, l'air doux, sans rien de sanguinaire.

En fait de couleur locale, je n'en sais pas plus.

Mais tenez, suivons la calle d'Alcala, rendons-nous au Prado, cette large allée plantée d'arbres qui s'étend à l'ouest, et selon qu'elle côtoie le Musée ou qu'elle se prolonge vers l'hippodrome, prend tantôt le nom de *Salon del Paseo*, tantôt celui de *Prado de Recoletos*, tantôt l'appellation gracieuse de *Delicias de Isabella*. Là s'entassent chaque soir cinq ou six rangs de flâneurs immobiles sur leurs chaises; là, tout comme dans nos Champs-Élysées, calèches, coupés, berlines et victorias brûlent le pavé. De même que nos hôtels s'élèvent derrière les ormes de la grande avenue parisienne, les palais espagnols s'alignent derrière les ormeaux de *las Delicias* ou du *Salon*. On y voit le groupe de Cybèle au milieu d'une eau dormante; on y soupçonne le *Buen Retiro* à travers son rideau d'arbustes qui commencent de verdoyer; quelques pâles fleurs essayent de lutter contre les rigueurs de la fin d'avril. C'est le Nord, c'est la civilisation, c'est le rouleau compresseur promené sur toutes les physionomies; et sans l'attelage à six mules qui entraîne les infants¹, si l'on ne voyait galoper ces puissants et reluisants chevaux à la Velasquez; n'était la reine elle-même qui passe dans sa calèche et que nul ne salue (une manière de lui témoigner le

¹ Les équipages seuls de la reine sont attelés de chevaux; des mules traînent les voitures de la cour. Ainsi le veut l'étiquette.

mécontentement général), on se croirait aussi bien à Paris qu'à Madrid.

Ce qui manque ici, voyez-vous, c'est un passé : des Romains, des Goths, ces Maures que nous avons laissés sous les ruines de Tolède; sans compter la chevalerie espagnole, rois guerriers accompagnés de leurs hommes vaillants.

Philippe II inventa Madrid; il ne put lui octroyer ni vétusté, ni fastes historiques. Aucun de ces joyaux du temps jadis qui enrichissent l'écrin des villes ne brille à son front. Pour elle, le caprice d'un monarque découronna Tolède, découronna Burgos, et Madrid n'y a rien gagné. Le roi qui l'assit sur un plateau balayé des vents, glacé des frimas, et qui lui donna pour ceinture une rivière sans eau, le Mançanarès; cette puissance taciturne et tenace n'est pas parvenue à mettre autour de Madrid la magique auréole formée des clartés que jette en s'éteignant chaque siècle qui meurt.

Que voulez-vous, on se promène par la ville, on cherche où se prendre, on ne trouve rien, on descend machinalement vers le Prado, et l'on se rabat à l'occupation la plus niaise du monde : voir passer. En effet, les uns passent et repassent dans leur voiture, ils font et refont vingt fois le même tour; les chevaux mettent le pied aux mêmes empreintes, les roues creusent les mêmes ornières, les mêmes têtes saluent du même sourire les mêmes figures indifférentes; d'autres les regardent et se stupéfient à cette inerte contemplation; de belles dames en robe étalée, de beaux messieurs, les gants finement glacés, la botte irréprochable, raffinés plus que pas un dandy du Jockey-club, font ce que vous faites, ils regardent. Quand on a tout vu, l'on revient; on rentre attrapé, on s'accoude à la fenêtre, et tandis que trompettent les omnibus,



que crient les gamins aux allumettes, que les orgues, plus barbares que la Barbarie qui leur sert de marraine, écorchent les oreilles; pendant que la foule citadine, ce fleuve uniforme aux ondes incolores, glisse lentement sur l'asphalte, on se prend à rêver de la Huerta de Valence, des gitanos de Murcie, on se cache la tête dans les mains, et par toutes les puissances de la mémoire, on évoque le soleil, le peuple d'Afrique, les forêts de palmiers, tout, jusqu'aux steppes de la Manche désolée.

Pourtant j'ai découvert du vieux, c'est la *Plaza Mayor*. Une façon de place Royale, qui garde son caractère parce qu'elle a des souvenirs.

Au centre du carré que forment ses maisons à balcons de fer, par devant la tourelle à clochetons qui domine son *glezia* de Santa-Cruz, des bûchers se sont allumés. La Sainte-Hermandad promenait ici ses processions; les holocaustes d'hérétiques plus d'une fois y fumèrent; naguère encore on y donnait des combats de taureaux. Alors, les fenêtres et les balcons, jusqu'au faite, étaient chargés de spectateurs; les taureaux couraient dans l'enceinte rétrécie par les estrades qui ployaient sous le faix de milliers d'hommes et de milliers de femmes, entassés là pour voir tuer. *Picadores*, *banderilleros*, *matadors*, chacun montrait son adresse; on traînait sur les pavés, on arrachait de l'amphithéâtre les chevaux éventrés et les taureaux agonisants. Il n'y a pas trente années, on immola quatre-vingt-dix *toros* pour mieux célébrer l'avènement d'Isabelle.

Mais quand flambaient les hérétiques, au bon temps jadis; lorsque Philippe II en donnait le spectacle à sa femme, à ses seigneurs et à ses maîtresses, l'aspect était plus beau. Les victimes bâillonnées, emmuselées, méconnais-

sables sous un habit effroyable et ridicule, marchaient accompagnées de toute la pompe ecclésiastique ; les enfants de chœur précédaient, les prélats suivaient, la force armée appuyait l'Église, trop miséricordieuse pour frapper de ses propres mains des enfants égarés. Hélas ! il avait bien fallu les remettre, ces ingrats, au bras temporel ! On attachait les victimes au poteau, la résine grésillait, le bois petillait, de rouges spirales déchiraient les fumées, les crochets de fer qui attisaient le brasier arrachaient par morceaux des chairs pantelantes, et quand la Sainte-Hermandad prenait des pitiés de femmelette, elle étranglait le patient.

Le sang, vous le voyez, cette rouge couleur des armoiries d'Espagne, ne fait point défaut à la Plaza Mayor. Si la traversant, nous nous engageons dans la rue de Tolède, nous trouverons le Madrid espagnol, celui que j'aime.

De beaux haillons pendent aux fenêtres, l'arriero qui pousse devant lui ses mules, promène au milieu du fourmillement populaire ses vêtements couleur de suie et son menton charbonné. Là, sur la place du marché campe une famille de zingari ; leurs bruns visages sont couverts de mèches noires, quelque collier de cuir leur pend au cou, l'amulette s'y balance cousu dans un vieux morceau de toile, ou bien ces plaques en argile bleue comme au collier des Arabes et comme au pectoral des squelettes égyptiens. Un homme à cheval, entortillé de sa couverture, sa longue pique en main, talonne le troupeau de *novillos*¹ qui mugissent et brament, car il leur souvient des prairies. Les ânes trottaient là-dedans, les femmes crient, les enfants courent à moitié nus. C'est l'Espagne, je l'ai ressaisie. Et

¹ Jeunes bœufs.

lorsque j'arrive au pont massif, *el Puente de Toledo*, écrasé sous les trophées; lorsque je découvre la campagne à perte de vue, solitaire, déserte, sans une villa, sans un hameau, verte ou brûlée selon que la tache l'herbe ou que l'incendie le soleil; alors ces lignes basses, infinies, et ces teintes étranges me font penser à l'ampleur classique; elles me restituent le ton inusité des tableaux du Poussin. On dirait l'Océan par un de ces jours qui le peignent d'une seule couleur, le vert bleuâtre, le bleu verdâtre, on ne sait quoi; et ce n'est pas sans beauté.

Mon ami, je vous conduis à l'*Armeria*.

Les noblesses de l'Espagne nous jetteront ici leurs clartés. J'ai besoin de ces rayons, il me faut ces perspectives. Lorsqu'en étendant la main je trouve le bout de mon horizon, lorsque ma pensée qui s'élançe rencontre un mur, lorsque le ciel se rabat, que l'antiquité date d'hier, qu'il n'y a ni hauteur ni profondeur, les ailes me tombent, je suis en cage, et j'étouffe.

Entrons.

Une salle immense s'est ouverte devant nos pas, entourée de trophées et de vieux fer.

Regardez : voici le casque ailé de don Juan d'Autriche; les sabres musulmans le froissèrent à Lépante. Voici la *Borgognôte*¹ de Philippe II. Relevé en ronde bosse, l'airain nous présente les figures joyeuses de Silène et de Bacchus, singuliers personnages rapprochés d'un tel roi. Plus conquérant qu'il n'était guerrier, on s'étonne de lui trouver un si grand nombre de cuirasses, d'épées, de jambières, de

¹ Nom que portent certains casques, dans l'*Armeria*.